ÉTUDES TRADITIONNELLES

Rédacteur en Chef :
MICHEL VÂLSAN

65e Année — Novembre-Décembre 1964 — N° 386

PROPOS SUR LA NAIVETÉ

L'attribution d'un esprit naïf à tous ceux qui nous ont précédé est le moyen le plus simple de se hausser soi-même, et elle est d'autant plus facile et séduisante qu'elle se fonde en partie sur des constatations exactes, bien que fragmentaires, et exploitées à fond — à l'aide de généralisations abusives et d'interprétations arbitraires — en fonction de l'évolutionnisme progressiste. Il faudrait tout d'abord s'entendre sur la notion même de naïveté : si être naïf, c'est être direct et spontané, et ignorer la dissimulation et les détours, et sans doute aussi certaines expériences, les peuples non modernes possèdent — ou possédaient — en effet une certaine naïveté ; mais si être naïf, c'est simplement être dépourvu d'intelligence et de sens critique, et être accessible à toutes les duperies, il n'y a certes aucune raison d'admettre que nos contemporains sont moins naïfs que ne l'étaient nos ancêtres.

Quoi qu'il en soit, il est peu de choses que cet être « insularisé » qu'est « l'homme de notre temps » supporte moins que le risque de paraître naïf ; périsse tout le reste, pourvu que le sentiment de n'être dupe de rien soit sauf. En réalité, la plus grande des naïvetés est de croire que l'homme puisse échapper à toute naïveté sur tous les plans, et qu'il lui soit possible d'être intégralement intelligent par ses propres moyens ; voulant tout gagner par la ruse, on finit par tout perdre dans l'aveuglement et l'impuissance. Ceux qui reprochent à nos ancêtres d'avoir été sottement crédules oublient, d'abord qu'on peut également être sottement incrédule, et ensuite qu'en fait de crédulité, il n'y a rien de tel que les illusions dont vivent les soi-disant destructeurs d'illusions ; car

on peut remplacer une crédulité simple par une crédulité compliquée, et ornée des méandres d'un doute de commande faisant partie du style, mais c'est toujours de la crédulité ; la complication ne rend pas l'erreur moins fausse, ni la sottise moins sotte.

Contre l'image d'Epinal d'un moyen âge désespérément naïf et d'un XXe siècle éperdument intelligent, nous ferons valoir que l'histoire n'abolit pas la simplicité d'esprit, mais la déplace, et que la plus flagrante des naïvetés est de ne pas s'en apercevoir ; aussi n'y a-t-il rien de plus simpliste que cette prétention de « repartir à zéro » sur tous les plans, ou cet autodéracinement systématique — et indiciblement insolent — qui caractérisent certaines tendances du monde contemporain. On aime à attribuer, non seulement aux gens du moyen âge, mais même aux précédentes générations, toutes les duperies possibles et on aurait honte de leur ressembler ; le XIXe siècle paraît presque aussi lointain que l'époque mérovingienne. Les opinions courantes prouvent qu'on se croit incomparablement plus « réaliste » que n'importe quel esprit d'un passé même récent ; « notre temps », ou le « XXe siècle », ou l' « ère atomique », semble flotter comme un ilôt déraciné, ou comme une monade fabuleusement « lucide », sur des millénaires d'infantilisme et d'étourderie. Le monde contemporain est comme un homme qui aurait honte d'avoir eu des parents et qui voudrait se créer lui-même, et recréer l'espace, le temps et toutes les lois physiques, ou qui voudrait tirer du néant un monde objectivement parfait et subjectivement confortable, et cela par une activité créatrice sans Dieu ou contre Dieu ; le malheur, c'est qu'en voulant créer un Etre nouveau, on n'aboutit qu'à se détruire soi-même.

La moyenne de la jeunesse contemporaine, paraît-il, tend à rendre responsables nos pères de tous les maux, et c'est là une attitude parfaitement absurde, car, outre que nos pères pourraient faire le même reproche à leurs pères et ainsi de suite, rien ne prouve que les enfants de la jeunesse actuelle n'auront pas de solides raisons pour faire le même reproche à leurs aînés. Si les jeunes d'aujourd'hui déclarent être innocents par principe puisqu'ils n'ont aucune idéologie et ne s'intéressent pas à la politique, ils

oublient qu'un monde peut aller à la dérive précisément pour cette raison ; on peut provoquer un malheur parce qu'on fait quelque chose, mais on peut aussi le provoquer parce qu'on ne fait rien, d'autant qu'on n'est jamais seul au monde et que d'autres se chargent de penser et d'agir pour ceux qui n'en ont pas envie. L'homme contemporain a amassé une foule d'expériences, d'où un certain désillusionnement, mais les conclusions qu'il en tire sont tellement fausses qu'elles réduisent pratiquement à néant tout ce qui est acquis, ou qui devrait l'être.

***

Un fait qui peut induire en erreur, et qu'on ne se prive pas d'exploiter, est l'analogie entre l'enfance des individus et celle des peuples ; mais cette analogie n'est que partielle, et sous un certain rapport elle est même inverse, la collectivité étant sous ce rapport le contraire — ou l'image inversée — de l'individu. En effet, alors que chez l'individu c'est la vieillesse qui représente normalement la sagesse, celle-ci coïncide chez la collectivité traditionnelle — et aussi chez l'humanité prise dans son ensemble — à l'origine, c'est-à-dire aux « temps apostoliques » pour une civilisation et à l' « âge d'or » pour toute l'humanité ; mais de même que toute civilisation déchoit, à l'instar du genre humain, en s'éloignant des origines et en s'approchant des « derniers temps », de même l'individu déchoit au moins physiquement avec l'âge ; et de même que l'époque de la Révélation ou l' « âge d'or » est une période où le Ciel et la terre se touchent et où les Anges conversent avec les hommes, de même l'enfance de l'individu est sous un certain rapport un temps d'innocence, de bonheur et de proximité du Ciel ; il y a donc là une analogie directe avec les cycles de la collectivité, parallèlement à une analogie inverse qui situe la sagesse à l'origine de la vie collective et à la fin de la vie individuelle. Pourtant, il est indéniable qu'une société vieillie a amassé des expériences et développé des arts, — mais ce n'est là qu'une extériorisation, — et c'est précisément ce qui induit en erreur quand on accepte *a priori* les postulats de l'évolutionnisme.

Il faut distinguer, de toute évidence, entre une naïveté qui est intrinsèque et une autre qui est extrinsèque ; celle-ci n'existe qu'accidentellement et par rapport à un monde issu de certaines expériences, mais rempli d'hypocrisie, d'habileté vaine et de dissimulation ; comment un homme qui ignore l'existence du mensonge, ou qui ne le connaît qu'à titre de péché capital et exceptionnel, ne serait-il pas ingénu au goût d'une société lâche et dissimulée ? Pour une personne pathologiquement rouée, tout homme normal est naïf ; pour les escrocs, les naïfs c'est les honnêtes gens. Même un certain sens critique, loin d'être une supériorité en soi, n'est qu'une excroissance produite par une ambiance où tout est falsifié : c'est ainsi que la nature produit des réflexes d'autodéfense et des adaptations qui ne s'expliquent que par telle ambiance ou par telles circonstances chroniques ; on admettra sans peine que les qualités physiques particulières de l'Esquimau ou du Bochiman ne constituent pas en soi des supériorités. Si les gens d'autrefois paraîssaient candides, c'est souvent en fonction de la perspective déformante due à une corruption plus ou moins généralisée ; en tout état de cause, les taxer de naïfs est en somme leur appliquer une loi rétroactive, juridiquement parlant. De même, si tel auteur ancien peut donner une impression de simplicité d'esprit, c'est pour une large part parce qu'il n'avait pas à tenir compte de mille erreurs encore inconnues ni de mille possibilités de mésinterprétation, et aussi, parce que sa dialectique n'avait pas à ressembler à une danse écossaise entre des œufs ; étant donné qu'il pouvait se passer largement de nuances ; les mots avaient encore une fraîcheur et une plénitude — ou une magie — qu'il nous est difficile d'imaginer dans le climat d'inflation verbale où nous vivons.

La naïveté en tant que simple manque d'expérience est forcément chose toute relative : les hommes — en tout cas les collectivités — ne peuvent s'empêcher d'être naïfs par rapport à des expériences qu'ils n'ont pas faites, — et portant sur des possibilités qu'ils n'ont pas pu prévoir, — et ceux qui les ont faites ont beau jeu de juger l'inexpérience des autres et de se croire supérieurs à eux ; ce qui décide de la valeur des hommes, ce n'est pas l'accumulation

d'expériences, c'est la capacité d'en tirer parti. Nous pouvons être plus perspicaces que d'autres par rapport à des expériences que nous avons faites, tout en étant plus naïfs que les autres par rapport à des expériences qui nous restent à faire, ou que nous sommes incapables de faire et que d'autres auraient faites à notre place ; car autre chose est de vivre un événement et autre chose est d'en tirer les conséquences. Jouer avec le feu parce qu'on ignore qu'il brûle, est sans doute de la naïveté ; mais se jeter à l'eau parce qu'on s'est brûlé un doigt ne vaut certes pas mieux, car ignorer que le feu brûle n'est pas plus naïf que d'ignorer qu'on peut y échapper autrement qu'en se noyant. La grande et classique erreur, c'est de remédier à des abus par d'autres abus, — éventuellement moindres en apparence, mais plus fondamentaux parce que mettant en cause les principes, — ou autrement dit, d'éliminer la maladie en tuant le patient.

***

Un genre de naïveté que nous pourrions reprocher à nos ancêtres sur le plan des sciences physiques est une certaine confusion des domaines : faute d'expérience ou d'observation, — mais ce n'est certes pas cela qui nous gêne, — ils étaient parfois enclins à surestimer la portée des correspondances cosmiques, en sorte qu'il leur arrivait d'appliquer imprudemment à tel ordre des lois valables pour tel autre, de croire par exemple que les salamandres supportent le feu — et peuvent même l'éteindre — à cause de certaines propriétés de ces batraciens, et surtout à cause de la confusion entre ces derniers et les « esprits ignés » du même nom ; les anciens étaient d'autant plus sujets à de telles méprises qu'ils connaissaient encore par expérience le caractère protéique de la substance subtile qui enveloppe et pénètre le monde matériel, ou autrement dit, la cloison entre les états corporels et animique n'était pas encore aussi coagulée qu'aux époques plus tardives. En revanche, l'homme d'aujourd'hui est lui aussi relativement excusable sur ce plan, mais en direction inverse, en ce sens qu'une totale absence d'expérience

des manifestations animiques sensibles semble confirmer son matérialisme ; cependant, quelle que soit l'expérience de l'homme moderne dans les choses d'ordre animique ou subtil, il y a pourtant des phénomènes de ce genre qui ne lui sont nullement inaccessibles en principe, mais qu'il qualifie *a priori* de « superstitions » et abandonne aux occultistes. L'acceptation de la dimension animique fait du reste partie de la religion : on ne peut nier la magie sans errer dans la foi ; pour ce qui est des miracles, s'ils dépassent le plan animique quant à leur cause, ils le traversent pourtant quant à leur effet. Dans le langage des théologiens, le terme de « superstition » prête à confusion parce qu'il exprime deux idées tout à fait différentes, à savoir, d'une part une fausse application du sentiment religieux, et d'autre part la croyance en des choses irréelles ou inefficaces : ainsi, on appelle « superstition » le spiritisme, qui ne l'est que sous le rapport de l'interprétation et du culte mais non des phénomènes, et des sciences telles que l'astrologie, qui sont tout à fait réelles et efficaces et n'impliquent aucune déviation de type pseudo-religieux. En réalité, il faut entendre par superstition, non des sciences ou des faits qu'on ignore et qu'on ridiculise sans en comprendre le premier mot, mais des pratiques soit vaines en elles-mêmes, soit totalement incomprises, et appelées à suppléer à l'absence d'attitudes spirituelles ou de rites efficaces ; est superstitieuse également une interprétation erronée ou abusive d'un symbolisme ou d'une coïncidence quelconque, souvent en connexion avec des craintes ou des scrupules chimériques, et ainsi de suite. De nos jours, le mot « superstition » ne signifie plus rien ; quand des théologiens l'emploient, — insistons-y encore. — on ne sait jamais s'ils blâment une diablerie concrète ou une simple illusion ; pour eux, un acte magique et un simulacre de magie semblent être la même chose, et ils ne sentent pas la contradiction qu'il y a à déclarer dans un même souffle que la sorcellerie est un grand péché et qu'elle n'est qu'une superstition.

Mais revenons aux naïvetés scientifiques des anciens : d'après saint Thomas d'Aquin, « une erreur concernant la création engendre une fausse science

sur Dieu », ce qui signifie, non que la connaissance de Dieu exige une connaissance totale des phénomènes cosmiques, — condition parfaitement irréalisable d'ailleurs, — mais que notre connaissance doit être, soit symboliquement juste, soit physiquement adéquate ; dans ce dernier cas, elle doit garder pour nous une intelligibilité symbolique sans laquelle toute science est vaine et nocive. Par exemple : la platitude de la terre et la rotation du ciel sont des constatations auxquelles la science humaine a le droit de s'arrêter ou de se limiter, puisque le symbolisme spirituel reflète adéquatement une situation réelle ; mais l'hypothèse évolutionniste est une thèse à la fois fausse et pernicieuse, puisque — outre qu'elle est contraire à la nature des choses — elle enlève à l'homme sa signification essentielle et ruine du même coup l'intelligibilité du monde. Dans la science humaine sur les phénomènes il y a toujours une part d'erreur ; nous ne pouvons atteindre en ce domaine que des connaissances relatives, mais elles peuvent être globalement suffisantes dans le contexte de notre science spirituelle. Les anciens connaissaient les lois sensibles de la nature, leur astronomie se fondait plus ou moins sur les apparences et comportait des erreurs matérielles, — non spirituelles puisque les apparences sont providentielles et ont pour nous une signification, — mais cette déficience se trouve largement compensée par la totalité du savoir traditionnel, lequel embrasse en effet les Anges, les Paradis, les démons, les enfers, la spontanéité non évolutive de la création, — c'est-à-dire la cristallisation des Idées célestes dans la substance cosmique, — puis la fin apocalyptique du monde, et bien d'autres données encore ; ces données — quel qu'en soit le revêtement mythique — sont essentielles pour l'être humain. Par contre, une science négatrice de ces données, fût-elle prodigieuse dans l'observation matérielle des phénomènes sensibles, ne saurait revendiquer le principe énoncé par saint Thomas, d'abord parce que le savoir des choses essentielles prime le savoir des choses secondaires, et ensuite parce qu'un savoir qui exclut, en fait et par principe, les choses essentielles de la création est infiniment plus loin de l'adéquation exacte et totale qu'une science apparemment « naïve », mais intégrale.

S'il est « naïf » de croire — parce qu'on le croit ainsi — que la terre est plate et que le ciel avec les astres tourne autour d'elle, il n'est pas moins « naïf » de prendre le monde sensible pour le seul monde, ou pour le monde total, et de croire que la matière — ou l'énergie si l'on préfère — est l'Existence comme telle ; ces erreurs sont même infiniment plus grandes que celle du système géocentrique. En outre, l'erreur matérialiste et évolutionniste, nous l'avons dit, est infiniment nocive, — la cosmologie primitive et « naturelle » ne l'est à aucun degré, — ce qui montre bien qu'il n'y a aucune commune mesure entre l'insuffisance de l'ancienne cosmographie et la fausseté globale — nous ne disons pas « partielle » — de cette science prométhéenne et titanesque dont le principe nous a été légué par la décadence grecque.

Et ceci est caractéristique des ravages du scientisme et de sa psychologie particulière : si l'on fait remarquer à un progressiste convaincu que l'homme ne saurait supporter psychologiquement l'ambiance d'une autre planète, — on parle d'y créer des colonies en cas de surpeuplement terrestre, — il répondra sans sourciller qu'on va fabriquer un homme nouveau ayant les qualités requises ; cette inconscience et cette insensibilité relèvent déjà de l'inhumain et du monstrueux, car en niant ce qu'il y a dans l'homme de total et d'inaliénable, on bafoue l'intention divine qui nous fait être ce que nous sommes, et qui a consacré notre nature par le « Verbe fait chair ». Tacite se moquait des Germains qui tentaient d'arrêter un torrent avec leurs boucliers ; ce n'est pourtant pas plus naïf que de croire à l'émigration planétaire, ou de croire à l'installation, avec des moyens purement humains, d'une société humaine définitivement satisfaite et parfaitement inoffensive, et continuant indéfiniment à progresser. Tout cela prouve que, si l'homme est forcément devenu moins naïf pour certaines choses, n'a pourtant rien appris quant à l'essentiel, pour dire le moins ; la seule chose dont l'homme livré à lui-même soit capable, c'est de « faire les péchés les plus anciens de la manière la plus nouvelle », comme dirait Shakespeare. Et le monde étant ce qu'il est, ce n'est sans doute pas commettre un truisme

que d'ajouter qu'il vaut mieux aller naïvement au Ciel que d'aller intelligemment en enfer.

***

Quand on cherche à reconstituer la psychologie des ancêtres, on commet presque toujours la grave erreur de ne point tenir compte des répercussions internes de leurs manifestations externes : or ce qui importe, c'est, non un perfectionnement superficiel, mais l'efficacité de nos attitudes en vue de l'Invisible ou de l'Absolu. Des façons de penser et d'agir qui nous déroutent éventuellement par leur ingénuité de surface — dans la vie des saints notamment — recèlent souvent une efficacité d'autant plus grande en profondeur ; l'homme des époques plus tardives a beau avoir accumulé une foule d'expériences et beaucoup d'habileté, il est certainement moins « authentique » et moins « efficace », ou moins sensible à l'influx du surnaturel, que ses pères lointains ; il a beau sourire — lui le « civilisé » devenu « adulte» — d'un raisonnement apparemment simpliste ou d'une attitude *a priori* enfantine ou « prélogique », l'efficacité interne de ces points de repère lui échappe. Les historiens et les psychologues sont loin de se douter que l'écorce des comportements humains est toujours chose relative et qu'un plus ou un moins sur ce seul plan n'a rien de décisif, puisque seul le mécanisme interne de notre contact avec les états supérieurs ou les prolongements célestes importe ; on évalue à quelques millénaires l'écart mental entre un « primitif » actuel et un « civilisé », alors que l'expérience prouve que cet écart, là où il existe, n'est que de quelques jours, car l'homme est partout et toujours l'homme.

***

Il n'y a pas que la naïveté et la superstition qui se déplacent, il y a aussi l'intelligence, et l'un ne va pas sans l'autre ; on peut s'en rendre compte en lisant des textes philosophiques ou des critiques d'art, où un individualisme têtu marche sur les

échasses d'une pseudo-psychologie prétentieuse ; c'est comme si l'on voulait emprunter la subtilité d'un scolastique et la sensibilité d'un troubadour pour dire qu'il fait chaud ou froid. On fait des frais monstrueux d'habileté mentale pour extérioriser des opinions qui n'ont aucun rapport avec l'intelligence ; ceux qui par nature ne sont pas doués intellectuellement apprennent à faire semblant de penser et ne peuvent même plus se passer de cette imposture, tandis que ceux qui sont doués risquent de désapprendre à penser en suivant le courant. L'apparence d'une montée est ici en réalité une descente, l'ignorance et l'inintelligence se trouvent à l'aise dans un raffinement tout superficiel, et il en résulte un climat qui fait apparaître la sagesse sous un jour de naïveté, de grossièreté, de rêverie.

De nos jours, tout le monde veut paraître intelligent ; on aimerait mieux être taxé de criminel que de naïf, si cela pouvait se faire sans risques. Mais comme l'intelligence ne se tire pas du vide, on a recours à des subterfuges : l'un des plus courants est la manie de la « démystification », qui permet d'avoir l'air intelligent à peu de frais, car il suffit de dire que la réaction normale vis-à-vis de tel phénomène est un « préjugé » et qu'il est grand temps de le présenter en dehors de la « légende » ; si on pouvait soutenir que l'océan est un étang et l'Himalaya une colline, on le ferait. Il est impossible à certains auteurs de se borner à constater, comme tout le monde l'a fait avant eux, que telle chose ou tel homme a telles qualités et tel destin ; il faut toujours commencer par faire remarquer qu' « on a trop dit que... » et que la réalité est tout autre, et qu'on l'a enfin découverte, et qu'auparavant tout le monde était dans le « mensonge ». On applique ce stratagème surtout à des choses évidentes et universellement connues ; ce serait par trop naïf sans doute de reconnaître en deux mots qu'un lion est un carnivore et qu'il n'est pas tout à fait sans danger.

Quoi qu'il en soit, il y a partout de la naïveté et il y en a toujours eu, et il est impossible à l'homme d'en sortir, si ce n'est au-delà de l'humain ; et c'est dans cette vérité que se situe la clef et la solution du problème. Car ce qui importe, ce n'est pas la ques-

tion de savoir si la dialectique ou les comportements d'un Platon sont naïfs ou non, ou s'ils le sont à tel degré et non à tel autre, — et on aimerait bien savoir où se trouvent les mesures absolues de tout cela, — mais uniquement le fait que le sage ou le saint a intérieurement accès à la Vérité concrète ; la formulation la plus simple — la plus « naïve » sans doute au goût de certains — peut constituer le seuil de la Connaissance la plus totale et la plus profonde (1).

Si la Bible est naïve, c'est un honneur d'être naïf ; si les philosophismes négateurs de l'Esprit sont intelligents, il n'y a pas d'intelligence. Derrière l'humble croyance à un Paradis situé dans les nuages, il y a au moins un fonds de vérité inaliénable, et surtout — et cela est sans prix — une réalité miséricordieuse qui ne déçoit jamais.

Frithjof SCHUON.

---

(1) « Bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des Cieux est à eux. » (*Matth. V*, 3.) — « Que votre parole soit : oui, oui; non, non; ce qui est en plus vient du mal. » (*ibid., VI*, 37.) — « Si vous ne changez pas et ne devenez pas comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des Cieux. » (*ibid. XVIII*, 3.) — « Bienheureux ceux qui n'auront pas vu, mais qui auront cru. » (*Jean, XX*, 29.)

Un texte de Muhyu-d-din Ibn Arabî

sur

LES ÉTATS DES INITIÉS AU MOMENT DE LEUR MORT

(Futûhât, ch. 176)

Vers :

Les initiés, au moment de leur mort, ont des états variés
qui se présentent comme des images et des formes :

Certains voient des « Noms divins » venir les chercher,
d'autres voient des Anges arriver, et leurs états,

Du fait des réalités en cause, sont d'une irréductible diversité ;
et néanmoins toute différenciation implique une synthèse.

D'autres voient venir à leur rencontre les Envoyés qui leurs portent des dons, et ces « envoyés » sont leurs propres « œuvres ».

Enfin d'autres voient arriver le Tanzîh *(conception de « non-similitude » au sujet d'Allah) — et cependant ce sont ceux pour qui le* Tachbîh *(conception opposée, de « similitude ») était erreur !*(1)

Tous sont heureux (de la part qu'ils se sont assurés), alors que la Réalité essentielle est une et indivisible (al-'aynu wâhidah) *et dans leurs paradis éternels tous ont bien des occupations !*

(1) Ceux-ci voient donc alors en « similitude » la conception de « non-similitude » elle-même.

Telle est la vérité, ne cherche pas autre chose que cela,
telle est la certitude qui ne comporte pas d'ambiguité.

L'Envoyé d'Allah — qu'Allah lui accorde la grâce unifiante et le salue ! — a dit : « L'homme meurt selon ce qu'il a vécu, et il sera rassemblé (dans la réssurection) selon l'état qu'il a eu lors de sa mort ». D'autre part, Allah — qu'il soit exalté ! — a dit : « Nous t'avons enlevé ton bandeau, et ton regard est aujourd'hui pénétrant » (Cor. *50*, 22), c'est-à-dire, au moment de la mort. Ainsi chacun voit alors quel est son cas, et c'est par cela que se particularisent les Gens d'Allah (*Ahlu-Ilâh*) adorateurs de leur Seigneur, lorsque la Certitude arrive. Allah a dit à Son Prophète : «Et adore ton Seigneur jusqu'à ce que la Certitude (*al-Yaqîn*) t'arrive» (Cor. *15*, 99), c'est-à-dire jusqu'à ce que la mort t'arrive, car la mort est la chose assurée dont l'arrivée à tout être vivant ne comporte aucun doute. Il n'y a de divergence que quant à ce en quoi elle consiste. A ce propos un poète a dit :

Les hommes divergent beaucoup dans leurs opinions et ne sont d'accord que quant à la nécessité d'une « ruine finale »
Mais la divergence subsiste quant à cette « ruine en soi ».

Le poète veut dire, « quant à savoir en quoi elle consiste » ; la « ruine » (*chajab*) c'est la mort. Quand arrive le dernier moment des initiés (*al-Clawm*) — qu'Allah leur accorde Sa satisfaction ! — ceux-ci ont en mode nécessaire la vision de 12 « formes » (*çuwar*) qu'ils verront toutes ou seulement quelques-unes. Je le répète, cela a lieu en mode nécessaire. Ces « formes » sont les suivantes :

1° La forme de leur œuvre (*al-amal*).
2° La forme de leur science (*al-'ilm*).
3° La forme de leur croyance (*al-i'tiqâd*).
4° La forme de leur station spirituelle (*al-maqâm*).
5° La forme de leur état spirituel (*al-hâl*).

6° La forme de leur Envoyé (*ar-rasûl*).
7° La forme de leur Ange (*al-malak*).
8° La forme d'un des des noms divins d'action (*Asmâ'u-l-Af'âl*).
9° La forme d'un des noms divins d'attribut intrinsèque (*Asmâ'u-ç-Cifât*).
10° La forme d'un des noms divins d'attribut extrinsèque (*Asmâ'u-n-Nu'ût*).
11° La forme d'un des noms divins d'Incomparabilité (*Asmâ'u-l-Tanzîh*).
12° La forme d'un des noms divins de l'Essence (*Asmâ'u-dh-Dhât*).

Il conviendrait de dire que ces *çuwar* (formes) sont plutôt des *suwar* (sourates), avec un *sîn* comme lettre initiale au lieu d'un *çâd*, car ces formes sont en vérité des « demeures » (*manâzil*) de réalités intelligibles (*ma'ânî*) (1) ; seulement lorsque les réalités intelligibles se condensent dans des modalités formelles (*tajassadat*) et se montrent selon des figures (*achkâl*) et des mesures (*maqâdîr*), elles adoptent des formes (*çuwar*), car la vision (*ach-chuhûd*) a lieu alors par la vue sensible (*al-baçar*) et l'autorité du moment appartient à la modalité imaginative du plan intermédiaire (*al-khayâliyyatu-l-barzakhîyyah*).

La mort et le sommeil sont analogues quant au plan de transfert des réalités intelligibles (2).

1° L'œuvre (*al-amal*). Comme nous l'avons dit, il y a des hommes spirituels auxquels, au moment de la mort, apparaît (*yatajallâ*) leur œuvre, parée et embellie d'après le degré de beauté atteint par le pratiquant. Si celui-ci l'avait accomplie d'une façon parfaite, telle qu'elle lui a été prescrite par la Loi, et qu'elle ne manque de rien, défaut qui la rendrait laide, l'œuvre sera tout à fait belle en raison de l'accomplis-

(1) Le mot *sûrah*, pl. *suwar*, signifie étymologiquement « enclos, mur », d'où « demeure », c'est pour cela que le mot *sûrah* désigne les groupements de versets coraniques en chapitres qui sont comme des demeures fortifiées contenant des ensembles de réalités intelligibles. — On a ici un exemple des relations existant entre les lettres interchangeables selon les deux alphabets « oriental » et « occidental » auxquels nous avons fait quelques allusions en d'autres circonstances.
(2) Cf. le hadith : « Le sommeil est le frère de la mort ».

sement parfait des règles respectives, tant d'ordre extérieur qu'intérieur, comme « conscience présente » (*hudûr*), « vision » (au moins conceptuelle) du Seigneur (*chuhûd-r-Rabb*) dans son cœur et devant soi (dans sa *qiblah*) pendant sa prière — or toute œuvre exigée par la Loi est essentiellement « prière » (*çalâh*) (3). C'est pour cela que l'Envoyé d'Allah a rapporté au sujet d'Allah qu'Il dira (aux Anges) le Jour de la Résurrection : « Regardez la prière (*çalâh*) de Mon serviteur et voyez s'il l'a faite complètement ou incomplètement ! » Et si la prière est parfaite, elle lui est inscrite comme parfaite, si elle est imparfaite, Allah dit : « Voyez si Mon serviteur a des œuvres surrérogatoires (*tat'awwu'*) » ! Et si le serviteur a de telles œuvres, Allah dit : « Complétez pour Mon serviteur, ses œuvres obligatoires en prenant sur ses œuvres surrérogatoires » ! Et c'est alors seulement que les œuvres sont acceptées.

Si l'œuvre est « extérieure » à la personne du responsable, comme dans le cas de celui refuse de payer la *zakâh* (l'impôt purificateur des biens) ou de celui qui s'empare de choses défendues par la Loi, l'avoir en question recouvrira de beauté ou de laideur, selon les cas, la forme qu'a l'œuvre du serviteur. S'il s'agit de laideur elle lui sera attachée comme un collier au cou, ainsi qu'il en a été dit justement au sujet de ceux qui ne veulent pas acquitter la *zakâh* : « Ils porteront à leur cou en guise de collier ce dont ils auront été avares, au jour de la Résurrection (Cor. *3*, 176). Au même sujet, le Prophète a dit qu'à l'avare on figurera son avoir sous la forme d'un serpent chauve (très vénimeux) et que ce serpent dira à l'homme : « je suis ton trésor », et qu'il lui sera attaché au cou. Le « trésor » résulte de l'œuvre du serviteur en matière de richesse. De même, quand il s'agit de biens que les serviteurs pieux d'Allah ont donné généreusement et qui portent effet sur leurs propres personnes ou sur d'autres qu'eux, ces serviteurs verront les signes de tout cela. Ce qui est dit ici s'inscrit sous le verset : « Nous leur montrerons

(3) Toute œuvre se réduit finalement à la fonction « unitive » de la *çalâh* dont un hadith a dit : « La *çalâh* (prière) est *çilah* (jonction) entre le serviteur et son Seigneur. »

Nos signes dans les horizons et dans leurs propres âmes (Cor. *41*, 53).

Ceci constitue un des lieux où le serviteur voit son acte. Le serviteur pieux contemple à son dernier moment son œuvre pieuse qui servira de monture à son esprit, à l'instar d'un *Burâq* pour celui qu'il porte ; alors l'œuvre fait monter le bon esprit vers les degrés supérieurs qui lui correspondent. Car les serviteurs d'Allah sont, quant à leurs œuvres, ordonnés en hiérarchies, selon les degrés de beauté et d'excellence.

2° La science (*al-'ilm*). Il y en a auxquels, au moment de la mort, apparaît leur science au sujet de la Dignité divine. Ceux-ci sont de deux catégories.

a) Ceux qui ont obtenu leur science au sujet d'Allah par voie théorique (*nazhar*) et dialectique (*istidlâl*).

b) Ceux qui ont obtenu leur science par voie intuitive (*kachf*) ; or la forme intuitive est plus complète et plus belle lors de cette apparition, car l'intuition et la science qu'elle procure sont produites par la « crainte divine » (*taqwâ*) et les œuvres pieuses (*amal çâlih*), conformément au verset : « Craignez Allah et Allah vous enseignera la science » (Cor. *2*, 282). Au moment de la mort apparaît leur science comme une belle forme ou comme une lumière qui les enveloppe et dont ils se réjouissent.

Si l'homme avait conçu quelque prétention individualiste (*dâ'wâ*) lors de l'obtention de cette science, la forme de celle-ci sera moins belle que celle de l'homme qui n'a pas eu une telle prétention lors de l'obtention de sa science et qui, par contre avait considéré cette science comme un don divin, une faveur et une pure grâce en laquelle son acte personnel n'a eu aucune vertu, lui-même étant éteint à son acte dans son acte et se considérant agi comme un simple instrument dans la main de l'artisan, auquel seul on rattache l'action et on en attribue le mérite. Il y a effectivement des serviteurs d'Allah qui se comportent de cette dernière façon lors de l'obtention de leurs sciences divines : dans le cas de ceux-ci la forme dans laquelle se produit l'épiphanie de leur science est la plus belle et la plus admirable.

3° La croyance dogmatique (*al-i'tiqâd*). Le dogmatique est celui qui n'a pas de science, mais dont la croyance est en accord avec la science concernant l'état réel des choses. Un tel être professe au sujet d'Allah ce que professe le savant, mais en suivant de façon conformiste son maître d'entre les savants par Allah. Cependant nécessairement un tel être se fera une image au sujet de ce qu'il croit dogmatiquement car il n'est pas dans son pouvoir de se dépouiller de l'imagination (*al-khayâl*) alors qu'il se trouve au moment de la mort — ce moment ayant une sorte de regard sur le plan de l'imagination véritable (objective) (*al-khayâlu-ç-çahîh*) qui ne comporte pas de doute, car il ne s'agit pas de l'imagination (subjective) qui est dans la faculté de l'homme et qui est logée dans la partie frontale du cerveau ; cette imagination vient du dehors, (objective) comme l'Ange Gabriel qui (au temps du Prophète) se manifestait quelquefois dans la forme du compagnon Dihya-al Kalbi, et elle est un plan indépendant, objectivement existant et comportant des formes subtiles dans lesquelles s'enrobent les Idées et les Esprits.

Là, le degré de l'être sera selon la conception dogmatique qu'il se sera faite à cet égard.

4° La station spirituelle (*al-maqâm*). Si l'initié est détenteur d'un *maqâm* qui le rattache au degré des esprits lumineux (*al-arwâhu-n-nûriyyah*) dont Allah nous a informé qu'ils disent : « Chacun de nous possède un *maqâm* déterminé » (Cor. *37*, 164) — alors cette station spirituelle lui apparaît comme une forme dans laquelle il descend, tel un gouverneur dans sa province, et sa condition sera celle de la station qui est la sienne. Ces *maqâmât* sont des « bonnes nouvelles » (*bichârât*) reçues, dès ici-bas, par ceux dont un verset dit : « Ceux qui ont la foi et la crainte, ceux-là ont l'Annonciation (*al-Buchrâ*) dans la vie d'ici bas » (Cor. *10*, 64).

5° L'état spirituel (*al-hâl*). Si l'homme est caractérisé par un « état spirituel » au moment de sa mort, un état qui lui arrive de la part d'Allah et qui le prend, cet état lui est comme une robe d'honneur (*khil'ah*) non pas comme une investiture fonctionnelle (*wilâyah*) : l'être s'en recouvre et s'en pare

selon que cet état témoigne de son rang. Le *hâl* peut venir soit spontanément (*ibtidâen*) soit à la suite d'un travail personnel ; il y a une différence entre ces deux cas. Bien qu'un état spirituel soit, de toute façon, un don, les hommes sont à cet égard dans deux situations. Les uns ont accompli au préalable un travail, et de ces êtres on dit qu'ils ont un mérite dans l'obtention, les autres n'ont rien fait de semblable, et dans leur cas la faveur et la grâce providentielles sont plus évidentes parce qu'on ne connaît pas de « cause » qui explique la chose. Disons cela tout en sachant que les « états spirituels » (*ahwâl*) sont des dons (*mawâhib*) et les stations spirituelles (*maqâmât*) des acquisitions justifées (*istihqâq*) (1).

6° Il y en a auxquels, au moment de la mort, apparaît l'« envoyé » (*rasûl*) dont ils sont les « héritiers », car (conformément au hadith) « les savants sont les héritiers des prophètes ». Ils voient donc alors, Jésus ou Moïse ou Abraham ou Mohammad — que sur eux tous soit la Paix ! Certains des mourants prononcent le nom du prophète dont ils avaient hérité, lorsqu'ils le voient arriver, tant ils sont remplis de joie car les envoyés sont tous des bienheureux (et portent le bonheur avec eux). C'est ainsi qu'à leur dernier moment ils disent : « Jésus » (*Aïssa*) ! ou « Messie » (*al-Massîh*) !, comme l'a nommé Allah, ce qui est le cas le plus fréquent. Les présents entendent le saint-homme prononcer ce nom et se font une mauvaise idée à son sujet en pensant qu'il est passé au Christianisme (*tanaççara*) à l'article de la mort et qu'on lui a retiré l'Islam. Ou encore le mourant prononce le nom de Moïse (*Moûssâ*) ou de quelque autre prophète des Fils d'Israël et les assistants en concluent que l'homme est passé au Judaïsme (*tahawwada*), alors qu'il s'agit d'un des plus grand bienheureux chez Allah.

Cette expérience intuitive est ignorée du commun des fidèles, mais connue chez les gens d'Allah, maîtres des dévoilements. Bien que la chose dont cet homme jouit fut obtenue dans la religion de Moham-

(1) Cf. Ibn Arabî : *La notion de « hâl »*. *La notion de « maqâm »* (Extraits des *Futûhât*) tr. M. Vâlsan, *Etudes Traditionnelles* nos 372-373, juillet-août et septembre-octobre 1962.

mad, il n'en a hérité cependant qu'une « chose en commun » (*amr muchtarak*) qui appartenait à un prophète antérieur. C'est le cas énoncé par le verset : « Ces prophètes sont ceux qu'Allah a guidés. Conforme-toi à la Guidance qui fut la leur ! » (Cor. *6*, 90). La « forme » (*aç-çûrah*) en question étant une chose « en commun », Allah fait apparaître au mourant le titulaire de cette forme dans la personne du prophète qui possédait la vertu (*çifah*) respective en laquelle Mohammad communie avec lui. — (Cette participation est en somme) un cas analogue (à l'acte combiné énoncé par) le verset : « Dresse ta *çalâh* (prière) en vue de Mon *dhikr* (incantation, souvenir, conscience) » (Cor. *20*, 14) (1) — Il en est ainsi afin que cet être, par l'apparition du prophète dont il avait hérité, soit différencié de ceux qui ont hérité d'un autre ; car si le dit prophète se montrait sous la simple forme mohammadienne (en tant que contenante de toutes les formes prophétiques particulières), cela ferait confusion avec le cas de celui qui a hérité spécialement de Mohammad la part qui qualifie distinctement celui-ci parmi les envoyés.

7° A certains apparaît au moment de la mort, l'ange qui leur a tenu compagnie dans leur *maqâm* ; les Anges sont répartis selon les *maqâmât* : il y en a qui sont les « Rangés en ordre » (*aç-Çâffûn*), les « Glorificateurs » (*al-Musabbihûn*), les « Récitateurs » (*at-Tâlûn*) etc. et c'est ainsi que l'ange qui lui a été compagnon dans son *maqâm* descend pour lui apporter l'intimité et être à ses côtés. C'est ce rapport existant entre les deux qui fait descendre l'ange. Il se peut que le mourant en prononce le nom, et qu'on lui voie attraction vers l'ange, sourire, satisfaction et joie. Il est bien entendu que nous ne décrivons ici que les états des saints (*al-awliyâ*) qui ne sont pas sujets à des illusions ; nous ne parlons pas ici des états du commun des fidèles, qui eux éprouvent d'autres choses. Quant aux hommes saints ils ont ce que nous mentionnons ici spécialement. C'est pourquoi nous ne nous étendons pas à ce qui

(1) Ce verset est évoqué encore par Ibn Arabî, quand il veut montrer l'association de deux lois dans la fonction d'un même « envoyé » (cf. *Futûhât*, I, ch. XIV.)

arrive au moribond commun, en fait de choses désagréables à voir qui altèrent son visage ; cela n'est pas notre propos. Les Gens d'Allah n'en sont pas inquiétés, et si quelque chose se présente à eux ils savent de quoi il s'agit.

8° Les Noms divins d'Actions (*Asmâ'u-l-Af'âl*). Il y a des saints auxquels au moment de la mort se montre leur *hajîr* (dhikr habituel) d'entre les Noms divins. S'il s'agit d'un des Noms d'actions, comme *Al-Khaliq* (le Créateur) au sens de *Mûj'id* (l'Existenciateur). *Al-Bârî* (le Producteur), *Al-Muçawwir* (le Formateur), *Ar-Razzâq* (le Nourrisseur), *Al-Muhy* (le Vivicateur) et tout nom qui implique un acte, il sera selon le degré d'importance qu'il a accordé à ce nom pendant sa vie, selon le respect qu'il lui a témoigné et selon l'usage qu'il en a fait ; s'il lui a consacré ses efforts et s'il s'est acquitté en pratique du devoir d'obéissance envers lui, il aura la vision de ce qui correspond à ce mode d'agir : il le verra alors dans la meilleure forme et lui demandera : « Qui es-tu ? » et le nom lui répondra : « Je suis ton *hajîr* ! » — Il sera traité des différents *hajîrât,* dans ce livre, au chapitre qui expose les états spirituels caractéristiques des Pôles, vers la fin du livre.

9° Les Noms d'Attributs intrinsèques (*Asmâ'u-ç-Cifât*). Si son *hajîr* a été un nom impliquant un attribut de perfection, comme *Al-Hayy* (le Vivant), *Al-Alîm* (le Savant), *Al-Qâdir* (le Puissant), *As-Samî'* (l'Oyant), *Al-Baçîr* (le Voyant) et *Al-Murîd* (Le Voulant), qui sont des noms inspirant la conscience d'être scruté et la pudeur, alors il sera d'après l'état qu'il a eu pendant sa vie lors de ces formes de dhikr, sous le rapport de la pureté d'âme. Il s'agit de la purification de l'âme des passions qui pénétrent nécessairement cette condition humaine et contre lesquelles il n'y a pas d'autre défense que la « présence constante » (*hud'ûr dâim*) en contemplation de la Face divine qui se trouve dans tout être qu'il soit contingent ou non-contingent.

10° Les Noms d'Attributs extrinsèques (*Asmâ'u-n-Nu'ût*). Si son *hajîr* est d'entre les Noms d'Attributs extrinsèques qui sont les Noms de Relation (*Asmâ'u-n-Nisab*), comme *Al-Awwal* (le Premier), *Al-Akhir*

(le Dernier), *Azh-Zhâhir* (l'Extérieur), *Al-Bât'in* (l'Intérieur) et les autres du même genre, il sera selon ce qu'il aura appliqué et observé comme « science des rapports » (*ilmu-l-id'âfât*) dans la pratique du dhikr de son Seigneur au moyen de Noms comme les sus-mentionnés. Il sera instruit alors que ces noms ont un être réel (*'ayn-wujûdî*) comme le disent ceux qui considèrent que les Attributs divins ont une réalité en soi, ou qu'ils n'ont pas d'être réel.

11° Les Noms d'Incomparabilité (*Asmâ'u-t-Tanzîh*). A d'autres se présentent au moment de leur mort, les noms d'Incomparabilité comme *Al-Ghanî* :(le Riche), qui se passe de tout). Si le mourant avait eu pendant la durée de sa vie un *hajîr* comme ce Nom, il sera à son sujet selon la vision qu'il s'en était formé : et alors la question est de savoir s'il l'a invoqué en tant qu'il est le « riche qui se passe de ceci » à l'instar des termes coraniques « Allah est Riche et se passe des Mondes » (cf. Cor. *3*, 97), ou s'il l'a invoqué en tant que « Riche et Louangé » (cf. Cor. *2*, 267), sans aucune idée de l'opposer à ceci ou à cela. Et il en est ainsi dans les cas des autres noms d'Incomparabilité.

12° Les Noms de l'Essence (*Asmâ'u-dh-Dhât*). Certains ont comme *hajîr* le nom *Allah* ou *Huwa* (Lui), et le *Huwa* est le plus élevé des vocables invocatoires chez un Abû Hâmid (al-Ghazâlî) pourqui ce pronom est le plus excellent des *adhkâr* (pluriel de *dhikr*). D'autres considèrent que c'est *Anta* qui est le plus complet : c'était celui que préférait Al-Kattânî dans une formule comme celle-ci : *Yâ Hayy ! yâ Qayyûm ! Lâ ilâha illâ Anta* (O, Vivant ! ô Omni-Tenant ! Pas de dieu si ce n'est Toi !). D'autres enfin considèrent que c'est *Anâ* (Moi) qui est le plus complet : c'était l'opinion d'Abû Yazid (al-Bistâmî). Quand un saint qui a eu comme dhikr caractéristique un de ces vocables, arrive au moment de la mort, il sera d'après sa conception, sous le rapport de cette désignation, et selon qu'il imaginait quelque « détermination » ou « limitation » (*tah'dîd*) ou un « dépouillement de toute détermination » (*tajrîd an tah'dîd*) : parmi ceux-ci il y en a qui estiment que le « dépouillement » (*at-tajrîd*) et la « sublimation » (*at-*

tanzîh) sont eux-mêmes des limitations, et qu'il est impossible de concevoir quoi que ce soit sans faire de la limitation, car, disent-ils, on conçoit soit en entrant (*dâkhilen*) soit en sortant (*khârijen*), soit ni en entrant ni en sortant, soit que la chose est telle qu'elle est et rien d'autre, et tout cela est limitation. En effet, tout degré se différencie par essence de ce qui est autre que lui, et la limite n'a pas d'autre sens que celui-là.

Ceci suffira.

Traduit de l'arabe
et annoté par
M. VÂLSAN.

Erratum à cet article :

Page 253, ligne 30, lire : *(al-Qawm)*
au lieu de : *(al-Clawm)*

LE VOILE DU TEMPLE

(suite) (★)

Avec l'Hésychasme nous franchissons enfin le seuil de l'initiation chrétienne en tant que telle : nous ne voulons pas dire que cette forme d'initiation épuise les possibilités impliquées dans le nom au point de fournir un seul type auquel tout peut être ramené, mais nous voulons dire que ce courant spirituel de l'Eglise orientale représente une « spécification » parfaitement normale d'activité initiatique selon le langage chrétien, qui ne résulte pas de l'absorption d'éléments d'origine étrangère (comme dans le cas de l'Hermétisme) et qui n'est pas non plus confinée à quelque organisation exceptionnellement fermée comme la *Fede Santa* et certaines autres initiations médiévales, ni devenue l'apanage d'une institution professionnelle comme les guildes de bâtisseurs de cathédrale ou les ordres de chevalerie. Toutes ces choses ont existé dans le monde chrétien mais aucune n'est conforme aux conditions, en termes de finalité, doctrine et méthode, qui permettraient de l'identifier sans autre qualification à « l'initiation chrétienne » dans un sens tout à fait général. Puisque l'Hésychasme est le seul exemple existant qui satisfasse les conditions requises à un degré suffisant pour répondre à notre intention présente, nous n'avons pas d'autre choix que de la prendre comme point de départ et de bâtir ensuite à partir de là.

Les principaux points à noter à propos de l'Hésychasme sont les suivants :

(★) Voir *E.T.* de juillet-août et sept-oct. 1964.

(I) son fondement sur l'Ecriture et les Pères,
(II) sa formule invocatoire,
(III) le rôle qu'y tient le Géronte (*Staretz* en slave),
(IV) son but déclaré,
et enfin
(V) l'absence de tout rite spécifiquement initiatique (15).

Prenons dans l'ordre ces têtes de chapitre et développons, là où c'est nécessaire, quelques points de détail techniques.

(I) Autorité scripturale et patristique : elle a toujours été strictement maintenue, fournissant ainsi tout ce qui était nécessaire en matière de fondation théorique pour les pratiques de l'Hésychasme depuis l'époque la plus reculée de son existence sous ce nom jusqu'à nos jours. Au XVIII[e] siècle, on a compilé une anthologie d'extraits des Pères Grecs, connue sous le nom de « Philokalia », qui est considérée comme contenant tout le matériel doctrinal essentiel requis par quiconque voudra suivre cette voie : ce recueil existe à la fois en grec et en russe.

(II) La courte phrase connue comme « La Prière de Jésus » fournit la seule et unique formule à invoquer, bien qu'il y ait beaucoup à dire sur la manière de l'utiliser. Telle est sa teneur : « Seigneur Jésus Christ, fils de Dieu, aie pitié de moi ». Il apparaît immédiatement que ces mots, si l'on se borne à leur sens rationnel, sont la propriété commune de tous les Chrétiens sans distinction ; aucune autorisation rituelle n'est exigée et il serait en vérité surprenant s'il en était ainsi. Un cas précisément comparable est le *Nembutsu* dans le bouddhisme *Jodo*, qui n'est jamais non plus devenu un objet de communication initiatique au disciple.

(15) Ceci et d'autres faits ayant rapport avec l'Hésychasme ont été soigneusement vérifiés en consultation avec un pèlerin de cette voie qui a passé beaucoup de temps au Mont Athos et qui a été aussi en relation avec quelques « Gérontes » éminents des îles Grecques.

Quand il s'agit de l'utilisation de la « Prière de Jésus » comme *mantram* en vertu de la présence dans cette formule du Nom Sacré, sa valeur rationnelle, bien que toujours évidente, prend la seconde place. Dans l'Hésychasme, comme dans les autres traditions où le pouvoir inhérent d'un Nom devient le facteur opératif d'une méthode, le novice est averti dès le début de n'utiliser la formule que sous la direction d'un maître qualifié. C'est donc un devoir urgent pour lui de trouver son Maître Spirituel. Si cependant, après une recherche persévérante, il ne peut découvrir un tel maître, le disciple futur a la permission d'appliquer la méthode prescrite aussi bien qu'il le peut avec l'aide de livres, tandis qu'il s'en remet à la merci du Christ, comme la seule source infaillible d'instruction. La méthode dans son ensemble est étroitement apparentée au *japa yoga* hindou ou au *dhikr* soufi ; si quelques apologistes Orthodoxes ont essayé de nier cette analogie, poussés par un désir inopportun de sauvegarder l'originalité chrétienne que personne ne menace, ceci ne fait que montrer à quelles positions contradictoires un sens faussé de la loyauté peut mener des gens par ailleurs intelligents.

(III) Le Géronte hésychaste (*Staretz*) quand on l'a trouvé remplira toutes les fonctions normales d'un *guru* selon la conception indienne du mot. Dans l'hindouisme on reconnaît son maître spirituel comme le représentant direct du suprême *Sad-guru,* le Soi divin. Dans le bouddhisme c'est la même chose : on a dit maintes fois au Tibet, à l'auteur de cet article qu'il devait regarder son Lama comme s'il était « le Bouddha en personne ». L'Hésychasme dit de même : le disciple doit se conduire à l'égard de son Géronte comme s'il était en présence du Christ. Il n'y a qu'une seule fonction que le Géronte n'assumera pas — celle « d'initiateur ». D'après l'économie spirituelle chrétienne, le Christ en tant que synthétisant la fonction *avatârique* exclusivement en sa propre personne, est le

seul initiateur possible (16) — de là, les Sacrements institués par le Christ sont les seuls supports concevables sur le chemin initiatique aussi bien que l'exotérique, depuis le commencement jusqu'à ce que le but soit atteint. Un homme peut envisager ces supports avec une intelligence plus ou moins grande, il peut utiliser l'occasion qu'ils offrent au maximum ou seulement à moitié, mais en principe ils restent objectivement suffisants et indivisibles au niveau de la forme ; aucune qualification subjective ou son absence ne peut modifier le fait. De là un maître humain, bien que représentant le Christ d'une certaine manière, s'effacera toujours en principe en soulignant le caractère indirect de la fonction qu'il exerce.

(iv) En ce qui concerne la fin ultime de l'effort spirituel, l'Hésychasme utilise un mot que l'on trouve dans les Pères, à savoir « déification ». Manifestement ce terme représente quelque chose qui dépasse de loin le domaine individuel et ses possibilités ; l'on est ici sans aucun doute en pays ésotérique. Il ne faut cependant pas supposer que déification peut s'opposer en principe au mot plus usuel de « salut », pour des raisons déjà expliquées à fond ; il faut plutôt le prendre comme jetant la lumière sur les plus hautes possibilités que comprend intrinsèquement le salut.

(v) A propos de l'absence de rite initiatique spécial dans l'Hésychasme et dans le christianisme en tant que tel, nous avons déjà fait suffisamment de commentaires, tant dans les sections précédentes que dans cette section-ci sous les

(16) Une exception plus apparente que réelle pourrait être faite dans le cas du Rosaire latin, si jamais on le prenait comme support d'une voie pleinement initiatique, ce que pourrait certainement faire quelqu'un qui serait doté de la compréhension et des dispositions convenables ; en ce cas, il serait logique que la Sainte Vierge, en tant qu'ayant communiqué originellement le Rosaire à Saint Dominique, apparaisse dans le rôle d'initiatrice, privilège qui lui est dû en sa qualité de *Coredemptrice*, et qu'aucune autre créature ne peut partager. Evidemment, il n'y a pas ici de dérogation au principe chrétien.

rubriques (II) et (III). Par ces considérations, aussi bien que par notre lecture des témoignages plus indirects fournis par les traditions orientales, nous constatons que nous rejoignons la position prise par M. Frithjof Schuon dans ses commentaires chrétiens. Tout ce que nous avons découvert pour notre propre compte a tendu à confirmer ses conclusions à ce sujet. Tout ce que nous pouvons ajouter est de dire que ceux qui ont cherché un rite initiatique supposé opérer en plus des Sacrements ont perdu leur temps. En ce qui concerne le christianisme, l'heure où le Voile du Temple se déchira en deux marqua à jamais la fin d'une telle possibilité.

(à suivre.)

Marco PALLIS.

LE TRIANGLE DE L'ANDROGYNE
ET LE MONOSYLLABE "OM"

(*suite*) (1)

Ainsi la complémentarité des deux formes traditionnelles et la conjonction subséquente que nous avons envisagées dans une perspective de fin de cycle, d'après l'indication donnée par René Guénon, se trouvent déjà incluses d'une certaine façon dans les réalités constitutives de l'Islam, et tracées dans ses lignes structurales ; ceci veut dire aussi que l'aboutissement correspondant sur le plan historique devra apparaître du point de vue islamique comme un développement circonstantiel, mais régulier, de possibilités proprement mohammadiennes. Les choses devraient se présenter, certes, de façon différente, mais corrélative, du point de vue hindou, et nous aurons à revenir à ce propos un peu plus loin (2). La conjonction finale dont il s'agit ne saurait constituer ainsi, bien entendu, ni du point de vue islamique, ni du point de vue hindou, quelque chose comme une combinaison extérieure et syncrétique ; en raison de l'unité ultime du domaine traditionnel dans son ensemble, et de l'analogie constitutive profonde existant entre les formes traditionnelles particulières, et cela malgré des différences apparemment irréductibles qu'elles peuvent présenter dans les degrés extérieurs, tout ce qui se trouve dans l'une de ces formes, a, nécessairement, son correspondant, de quelque façon et à quelque degré, dans les autres et plus

(1) Voir *E.T.*, mars-avril et mai-juin 1964.

(2) En tout cas, c'est ainsi que le Messie attendu par l'Islam, dans sa *2ème* venue, comme une fonction purement islamique, sera pour l'Hindouisme le *Kalkin-avâtâra* ou la 10*ème* « descente » de Vishnou.

particulièrement dans celle avec laquelle elle se trouve coordonnée cycliquement sous un rapport déterminé.

Cependant on se demande quel peut être, dans l'ensemble du monde traditionnel, le rôle de cette conjonction spéciale entre deux formes traditionnelles et quelle est alors la situation des autres formes existantes. La réponse à cette question complexe se trouve dans un autre texte de Guénon qui définit tout d'abord la position caractéristique occupée par la tradition hindoue sous le rapport de la Loi constitutive du cycle total de l'humanité actuelle, c'est-à-dire sous le rapport du *Sanâtana Dharma,* et qui indique ensuite la raison pour laquelle elle est associée à la tradition islamique. Faisons remarquer dès maintenant qu'il est particulièrement précieux dans ce genre de notations de pouvoir trouver dans les données venant de Guénon lui-même les compléments de certains aperçus cycliques dont il détenait la clef et qu'il avait proposés tout d'abord sous une forme plus limitée et dans les contextes les plus divers. Nous emprunterons le passage suivant à un article paru dans une autre revue, et que beaucoup de nos lecteurs ignorent encore :

« ... la notion du *Sanâtana Dharma* apparaît comme liée plus particulièrement à la tradition hindoue : c'est que celle-ci est, de toutes les formes traditionnelles présentement vivantes, celle qui dérive le plus directement de la Tradition primordiale, si bien qu'elle en est en quelque sorte comme la continuation à l'extérieur, en tenant compte toujours, bien entendu, des conditions dans lesquelles se déroule le cycle humain et dont elle-même donne une description plus complète que toutes celles qu'on pourrait en trouver ailleurs, et qu'ainsi elle participe à un plus haut degré que toutes les autres à sa perpétuité. En outre, il est intéressant de remarquer que la tradition hindoue et la tradition islamique sont les seules qui affirment explicitement la validité de toutes les autres traditions orthodoxes ; et, s'il en est ainsi, c'est parce que, étant la première et la dernière en date au cours du *Manvantara,* elles doivent intégrer également, quoique sous des modes différents, toutes ces formes diverses qui se sont produites dans

l'intervalle, afin de rendre possible le « retour aux origines » par lequel la fin du cycle devra rejoindre son commencement, et qui, au point de départ d'un autre *Manvantara*, manifestera de nouveau à l'extérieur le véritable *Sanâtana Dharma* » (1).

Il résulte du passage cité que c'est l'intégration de toutes les formes traditionnelles qui doit être le but de la conjonction finale de l'Hindouisme et de l'Islam, ces deux traditions jouant alors un rôle axial par rapport aux autres ; et c'est leur esprit manifeste d'œcuménicité qui les qualifie pour ce rôle. Cependant l'intégration qu'elles doivent réaliser s'effectuera, est-il dit aussi, sous des modes différents, et, certainement, par un effet de la corrélation dans laquelle ces deux traditions se trouvent, les dits modes seront complémentaires entre eux. A cet égard, on peut relever une différence caractéristique : tandis que du côté hindou on a — et ce sont avant tout les sages qui la manifestent selon les opportunités historiques — plutôt une disposition d'esprit, générale et permanente, mais sans aucun caractère formel, qui permet de comprendre l'existence légitime d'une pluralité de formes traditionnelles, à l'instar de la richesse des modes spirituels que le monde hindou porte en lui-même, du côté islamique on a, avant tout, une législation sacrée précise qui reconnaît la légitimité des autres religions ou voies traditionnelles tout en leur assignant un statut particulier par rapport à l'Islam (2).

Les fonctions traditionnelles impliquées par ces deux positions cycliques avec leurs perspectives caractéristiques peuvent être comprises encore mieux à travers le symbolisme des lettres correspondantes *na* et *nûn :* nous avons vu plus haut que, selon une de ses applications notées par Guénon, le *nûn* arabe figure l'Arche du Déluge, or celle-ci contient « tous

(1) *Cahiers du Sud* (1949), *Approches de l'Inde*, pp. 45-46.

(2) Nous avons déjà signalé autrefois (*L'Islam et la fonction de René Guénon, E.T.*, janv-fév. 1953) que « la base légale islamique est providentiellement disposée pour une large vision de l'unité et de l'universalité traditionnelles tant en successions qu'en simultanéité » (p. 31) et qu'« il n'y a même aucun texte révélé aussi explicitement universalitste que le Coran » (p. 30).

les éléments qui serviront à la restauration du monde et qui sont aussi les germes de son état futur » (1). L'Islam forme traditionnelle venue en conclusion du cycle prophético-législatif et destinée à rester la seule forme pratiquée sur terre avant la fermeture du cycle cosmique de la présente humanité, accomplira une telle fonction, parce qu'il a été constitué avec les caractères de généralité humaine et d'universalité spirituelle exigées à cette fin. Le Sceau de la Prophétie a reçu les Paroles Synthétiques (*Jawâmi'u-l-Kalim*) correspondant aux prophètes législateurs antérieurs, et ceux-ci constituent ensuite autant de types spirituels réalisables en formule mohammadienne (2) ; et c'est par la vertu de ce caractère totalisateur qu'il lui revient de recueillir et d'intégrer des éléments appartenant à l'ensemble de l'humanité traditionnelle. L'Arche de la fin de notre cycle est la *Charî'ah* (Coran et Sunna) de l'Islam (3).

Le *na* sanscrit de son côté, et selon une signification corrélative à celle du *nûn* comme arche, correspondant à l'arc-en-ciel, phénomène céleste et lumineux, se rapporte naturellement à la connaissance transcendante. Le rôle qui revient à la tradition hindoue doit bien en effet être d'ordre informel et contemplatif pur ; il coïncidera, en somme, avec cet enseignement réservé dont parlait Abdu-l-Karîm al-Jîlî et que nous avons déterminé comme devant être celui du *Vedânta* auquel du côté islamique, répond celui du *Taçawwuf* et plus précisément encore celui de l'Identité Suprême ou du *Tawhîd* métaphysique

(1) René Guénon, *Le Roi du Monde*, ch. XI.

(2) Nous avons déjà fait mention, en d'autres occasions, de l'existence en Islam de catégories initiatiques rattachées aux prophètes antérieurs cités dans le Coran et la Sunna. (Voir notamment, Ibn Arabî : *La vénération des maîtres spirituels*, *E.T.*, juillet-août et sept.-oct. 1962, pp. 166, note 2, et 169, note 12 ; voir également dans le présent numéro, du même auteur : *Les états des initiés au moment de leur mort*.)

(3) Nous signalons quelques applications concordantes de ce symbolisme. Al-Qâchânî, en interprétant le symbole de l'Arche de Noé « faite de planches (*alwâh*) et de clous (*dusur*) » (Cor. 54, 13), dit qu'il s'agit de la *Charî'ah*, ou la Loi, de Noé, en tant qu'elle comportait respectivement des prescriptions d'œuvres (*a'mâl*) et des conceptions doctrinales (*aqâid*). En outre, il est important de remarquer que le mot *alwâh* (sing. *lawh*) s'applique dans le Coran également aux Tables de la

et initiatique (1). En tout état de cause, dans l'intégration finale dont il s'agit, l'Hindouisme ne peut jouer aucun rôle sur le plan formel de la tradition : sur ce plan, sa définition, conditionnée par le régime des castes, est non seulement inextensible hors le monde hindou actuel, mais aussi destinée à disparaître dans l'Inde même : ses modalités sociales et cultuelles spécifiques ne pourront malheureusement par survivre à la dissolution qui se poursuit à notre époque. Dans la phase actuelle du *Kali-Yuga*, les choses devant aller jusqu'à l'état, annoncé par les Livres sacrés de l'Inde, « ou les castes seront mêlées et la famille n'existera plus », la base indispensable même de la tradition hindoue, le régime des castes, disparaîtra (2) et lorsqu'un redressement traditionnel

Loi (en hébreu *Lûhôt ha-Berith*), autrement dit à la *Charî'ah* de Moïse, ce qui est à la base de l'analogie existante entre l'Arche du Délégue et l'Arche de l'Alliance, deux des formes prises dans le cours du cycle par l'Arche absolue, ou encore par le *Tabût* primordial ; cependant il y a là une différence à noter : tandis que dans la première les *alwâh* constituent, en somme, le contenant, dans la deuxième elles sont le contenu par excellence, car dans l'Arche de l'Alliance on déposait les Tables de la Loi. — Ajoutons que dans la symbolique coranique ces deux aspects se retrouvent principielement réunis dans le *Lawh Mahfûzh*, la Table Gardée, située au dessus des Cieux, qui préserve le Coran et qui est préservée elle-même. — D'ailleurs, le verset qui la mentionne (Cor. *85*, 22) a une deuxième « leçon » qui rattache le qualificatif *mahfûzh*, « gardé » (lu alors au nominatif *mahfûzhun*), au Coran : « Ceci est un Coran Glorieux, gardé dans une Table ». Cette Table, considérée comme identique au Prototype Evident (*Al-Imâmu-l-Mubin*, Cor. *36*, 12) est le modèle transcendant de toutes les Ecritures sacrées et donc de toutes les Tables législatives.

(1) Il y a intérêt à relever ici un élément qui, dans le *nûn* arabe, correspond virtuellement à cet ordre de connaissance : il s'agit de son point, lequel, selon Ibn Arabî (*Futûhât*, ch. II, § 1) impliquant la circonférence complète, témoigne lui-même de l'existence de la moitié supérieure et invisible de celle-ci. Le même auteur dit ailleurs (*Livre du* Mîm, *du* Wâw *et du* Nûn) que la moitié inférieure du *nûn*, où le *nûn* corporel et visible, procède du Verbe proféré (*al-Fahwâniyyah*), tandis que sa moitié supérieure, le *nûn* spirituel et intelligible, procède de l'Idée trancendante (*al-Ma'nâ*) du Verbe proféré ; cette polarisation correspond évidemment aux deux sens du Logos et, en Islam, aux deux héritages ismaélite et abrahamique dont nous avons parlé précédemment.

(2) Selon les hadiths « la ruine de l'Inde viendra de la Chine ».

deviendra possible, il ne pourra l'être que dans la formule fraternitaire d'une législation sacrée comme celle de l'Islam (1).

Sans vouloir faire des spéculations présomptueuses quant à la façon dont devrait s'opérer en fait cette intégration sous double rapport, nous ferons remarquer seulement que les données traditionnelles suggèrent d'elles-mêmes une certaine compréhension de mode symbolique. Il faut à ce propos, tenir compte qu'il y a toujours à l'intérieur du cycle traditionnel proprement dit, un septénaire de formes traditionnelles principales (2), qui représentent sur terre le septénaire des influences planétaires (3). La relation entre ces deux ordres est évidemment comparable, à celle entre l'Arche et l'arc-en-ciel. Or, il y a précisément, dans ces deux derniers symboles une implication septénaire qui est susceptible de compléter les aperçus symboliques précédents : de même que, dans l'arc-en-ciel il y a sept couleurs (4) de même l'Arche du Déluge porte sept êtres humains de valeur positive : Noé, ses trois fils (Sem, Cham et

(1) Celui-ci, depuis le 8e siècle, gagne, dans l'espace hindou, continuellement des positions nouvelles.

(2) Les traditions peuvent non seulement changer de modalités formelles et de situation géographique, mais aussi disparaître et être remplacées par des formes nouvelles, ou encore décliner et subsister dans des conditions d'importance secondaire ; en ce dernier cas, elles s'inscrivent dans la zone d'influence d'une des formes principales.

(3) Cette loi de répartition septénaire s'applique aussi à l'intérieur de chacune des formes traditionnelles : en Islam il y a une division du domaine traditionnel en sept Climats, chacun gouverné par un des sept *Abdâl*, ceux-ci étant eux-mêmes des représentants spécifiques des sept *Aqtâb* qui régissent les Sphères planétaires (Cf. notre note finale à la traduction de *La Parure des Abdâl* d'Ibn Arabi).

(4) On notera à l'occasion que les correspondances qui pourraient être établies ainsi entre les couleurs de l'arc-en-ciel et les cieux planétaires ne peuvent coïncider avec la disposition connue des couleurs en astrologie où elles sont en réalité dépendantes des métaux qu'on fait correspondre aux planètes : le blanc, par exemple, y correspond à la Lune, parce qu'il est considéré comme étant la couleur du métal correspondant qui est l'argent ; par contre, au Soleil dont le métal est l'or correspond le jaune, etc. Or il est évident que ce « blanc » et ce « jaune » ne sont pas des couleurs proprement dites mais de simples similitudes.

Japhet) et les épouses de ces derniers (1). On peut donc dire qu'à tout aspect formel et terrestre se trouvant dans l'Arche correspond un aspect informel et céleste dans l'arc-en-ciel. Il est donc logique d'en déduire que chacun des sept mondes traditionnels se trouvera par analogie inscrit, de quelque façon, d'un côté avec ses modalités formelles et sensibles, de l'autre avec ses modalités informelles et intelligibles (2).

En outre, deux cas attestés par l'histoire de la tradition initiatique, et intéressant plus particulièrement le monde occidental, peuvent être cités ici, comme des exemples du processus historique de réintégration des formes traditionnelles : l'un est le transfert final du Graal par Perceval, ainsi que la reconstruction du Temple, dans l'Inde, où la garde du Saint Vaissel est confiée au mystérieux Prêtre Jean (3), l'autre est la retraite en Asie des Rose-Croix peu après la guerre de Trente Ans (4). Guénon dit d'ailleurs que, d'après l'assertion la plus vraie qu'on rencontre à ce sujet, ces derniers eux-mêmes, se retirèrent au royaume du même Prêtre Jean, et par la

(1) La femme de Noé qui était le huitième être humain sauvé dans l'Arche n'entre pas dans ce compte de valeurs positives, parce que le Coran *66*, 10, la donne, en même temps que la femme de Lot, comme un exemple d'épouse qui a « trahi » son époux (ce qu'on explique dans les commentaires comme concernant la fonction de celui-ci).

(2) L'analogie pourrait être constatée encore dans les détails : de même qu'il y a dans l'Arche trois fils de Noé et leurs trois épouses comme éléments complémentaires, de même il y a trois couleurs fondamentales (le bleu, le jaune et le rouge) et trois couleurs complémentaires (l'orangé, le violet et le vert). — On sait que l'indigo n'est qu'une nuance intermédiaire entre le violet et le bleu, comme il y en a dans chacun des intervalles compris entre deux couleurs, et n'entre pas dans le septénaire des couleurs qui se complète en réalité avec le blanc, origine des autres six. (Cf. René Guénon, *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, ch. LVII : *Les sept rayons et l'arc-en-ciel*).

(3) Cf. René Guénon, *L'Esotérisme de Dante*, ch. IV, avant-dernière note.

(4) Cf. René Guénon, *L'Homme et son devenir selon le Vêdânta*, dernier chapitre, dernière note ; et on remarquera à cette occasion que cette mention qui ne semblait pas spécialement appelée par le contexte, apparaît tout à la fin d'un livre capital de l'œuvre guénonienne et qui concerne justement l'Inde.

même occasion il précise que ce royaume n'est autre chose « qu'une représentation du centre spirituel suprême, où sont en effet conservées à l'état latent, jusqu'à la fin du cycle actuel, toutes les formes traditionnelles, qui pour une raison ou pour une autre, ont cessé de se manifester à l'extérieur ». (1). Cependant la mention de l'Inde dans les deux cas veut dire que c'est sa tradition qui fut le point d'appui de cette résorption et du reste le *Nouveau Titurel* d'Albrecht (fin du XIII[e] siècle) précise à propos du transfert même du Graal, que l'Inde est « non loin du Paradis terrestre », celui-ci n'étant bien entendu, que le symbole biblique du centre suprême. De plus, le fait que, à propos des deux lignées traditionnelles en cause, respectivement le Celtisme et le Christianisme, on ait pu constater au préalable certaines interventions positives de l'ésotérisme islamique (2), ne peut que confirmer la notion d'un rôle axial, et finalement intégrant, que joue d'une façon générale l'Islam et plus spécialement à l'égard de l'Occident traditionnel.

D'autre part, si l'on hésite à concevoir les modifications adéquates que la tradition hindoue devrait alors réaliser elle-même, il est utile aussi de retenir ces réflexions de René Guénon écrites à une époque assez ancienne, mais à propos des épreuves mêmes que l'Inde subit à notre époque et dont son esprit aura à triompher finalement (c'est nous qui soulignons) :

« ... l'Inde apparaît comme plus particulièrement destinée à maintenir jusqu'au bout la suprématie de la contemplation sur l'action, à opposer par son élite une barrière infranchissable à l'envahissement de l'esprit occidental moderne, à conserver intacte, au milieu d'un monde agité par des changements incessants, la conscience du permanent, de l'immuable et de l'éternel.

« Il doit être bien entendu, d'ailleurs, que *ce qui est immuable, c'est le principe seul, et que les applications auxquelles il donne lieu dans tous les domai-*

(1) *Aperçus sur l'Initiation*, ch. XXXVIII.

(2) A part René Guénon, *ibidem*, voir encore, notamment pour la question du Graal, Pierre Ponsoye, *L'Islam et le Graal*.

nes peuvent et doivent même varier suivant les circonstances et suivant les époques, car, tandis que le principe est absolu, les applications sont relatives et contingentes comme le monde auquel elles se rapportent. La tradition permet des adaptations indéfiniment multiples et diverses dans leurs modalités ; mais *toutes ces adaptations, dès lors qu'elles sont faites rigoureusement selon l'esprit traditionnel, ne sont autre chose que le développement normal de certaines des conséquences qui sont éternellement contenues dans le principe ;* il ne s'agit donc, dans tous les cas, que de rendre explicite ce qui était jusque-là implicite, et ainsi le fond, la substance même de la doctrine, demeure toujours identique sous toutes les différences des formes extérieures » (1).

Après les aspects que nous avons dégagés plus haut, il est clair que ces énoncés s'appliquent par excellence à la réadaptation exigée de la part de la tradition hindoue elle-même, par l'intégration traditionnelle finale.

(à suivre)

Michel VÂLSAN.

(1) *L'Esprit de l'Inde*, dans « Le Monde Nouveau » de juin 1930 (reproduit dans *E.T.* de novembre 1937).

Addenda et corrigenda pour cette étude :

N° 382, mars-avril 1964

Page 82, l.35, à la fin de la note reportée de la page précédente, on ajoutera :

La correspondance des lettres *Alif-Dâl-Mim* avec les 3 personnages mentionnés du cycle prophétique total permet de considérer le triangle ADM comme celui du Califat par excellence, car les prophètes respectifs sont les seuls désignés dans le Coran et dans les Hadiths avec le titre de Calife (Vicaire) d'Allah

Page 88, l.13, ajouter après le mot « descendante » une note :

(1*bis*) Ceci concerne uniquement le tracé graphique des lettres ,car le *wâw*, dans sa fonction développante du souffle vocal, comporte lui-même un sens d'« élévation », en arabe *raf'*, et c'est ainsi du reste, qu'est désigné dans cette langue le signe vocalique *u*, connaturel en quelque sorte à la consonne *wâw*, et caractéristique du nominatif des substantifs.

Page 89, 1.12, lire : *mâtrâ M*
au lieu de : *mâtrâ A*

Page 91, 1.12, mettre des points de suspension... après le mot « couchant ».

Page 29, 1.18, lire : *doit-être*
au lieu de : est peut-être

N° 383, mai-juin 1964

Page 140, mettre en tête de la note 1 :
Bien entendu, dans un sens général, tous les prophètes ou sages cités dans le Coran apparaissent comme des exemples de vertus spirituelles, mais aucun d'entre eux, à part Abraham, n'a un caractère *synthétique et total* et n'est proposé comme le modèle par excellence.

Page 141, ajouter à la fin de la note 3, l'alinéa suivant :
La tradition spécifique d'Ismaël s'était maintenue en tant que forme pure, mais assez exceptionnellement, jusqu'aux approches de la manifestation historique mohammadienne. Telle on la voit dans le cas du fameux Qiss ben Sâ'idah, sage arabe que le futur prophète Mohammad avait lui-même, en sa jeunesse, entendu prêcher et exhorter les gens du marché annuel d'Ikâzh, et dont il devait dire plus tard : « Qu'Allah fasse miséricorde à Qiss ben Sâ'idah ! Il était de la religion (*dîn*) de mon père Ismaël fils d'Abraham ! » Et ce qui est bien étonnant, c'est que dans le texte de la prédication susmentionnée et conservée par la mémoire d'Abou Bakr, lui-même présent en la circonstance, Qiss annonçait aux Arabes, dans le plus pur style arabe incantatoire, « une religion qu'Allah aimait plus que celle que pratiquaient alors les Arabes et un Prophète dont le temps arrivait et dont l'imminence adombrait déjà les auditeurs ».

Page 144, 1.31, mettre après le mot « absolu », une note :
(1) A l'appui de ces correspondances on peut ajouter que, de même que le nom d'*Ismâïl* réfère à l'idée d'« audition » et par conséquent de langage, celui d'*Ibrâhîm* évoque phonétiquement (cf. les racines *abraha-ibrâh* et *barhana-burhân*) l'idée de « démonstration tranchante » et de « preuve doctrinale », et par conséquent de science.

LES LIVRES

HENRI CORNEILLE AGRIPPA, *La Philosophie occulte ou la Magie* (Editions Traditionnelles), 1963.

La vie de Henri Cornélis, dit Agrippa du nom latin de sa ville natale, n'est pas moins curieuse que son œuvre. Elle reflète l'humeur inquiète et ambitieuse de cet érudit doué d'une curiosité universelle. Né à Cologne en 1486, il commence dans la vie par être soldat dans les armées de l'empereur Maximilien Ier, pour qui il guerroie pendant sept ans en Italie. Puis las des camps, il se met à étudier les langues anciennes, la médecine, la philosophie, la théologie et le droit, entraîné par une boulimie intellectuelle extraordinaire. En 1506, à 20 ans, il occupe une chaire d'hébreu en France, à Dôle, d'où une dispute avec les Cordeliers l'oblige de s'éloigner, car son esprit acerbe le contraindra souvent à ces fuites précipitées. On le trouve ensuite en Angleterre où il continue à professer, puis à Cologne, dans sa ville natale où en 1510 il enseigne la théologie. En 1511 il réussit à se faire nommer membre du Concile de Pise et la même année il commente à Paris les ouvrages réunis sous le nom d'Hermès Trismégiste. En 1515 c'est à Turin qu'il professe les langues anciennes et en 1518 à Metz, qu'il est obligé de quitter pour avoir voulu défendre une paysanne accusée de sorcellerie. Puis on le trouve à Fribourg, à Genève, en quête d'une pension du duc de Savoie. En 1524 il exerce à Lyon la médecine dont il avait obtenu la licence 18 ans auparavant. Il est pensionné par François Ier et devient le médecin de la mère du roi, Louise de Savoie. Mais il encourt sa disgrâce pour avoir refusé de devenir son astrologue ordinaire. On le trouve en 1528 à Anvers, puis à Bruxelles auprès de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, qui le fait nommer historiographe de Charles-Quint. Mais la mort de sa protectrice l'éloigne de Bruxelles et par Cologne il regagne la France où il meurt à Grenoble en 1535, à l'hôpital. Il avait 49 ans.

Cette vie errante ne l'avait pas empêché d'écrire quelques ouvrages dont le premier *De la vanité et incertitude des Sciences* (1527) porte la marque de son esprit chagrin aggravé par une critique outrée. En 1529 il publie pour plaire à Marguerite d'Autriche sa *Précellence du sexe féminin* et en 1533 un commentaire sur l'*Art de Raymond Lulle*. Mais l'ouvrage qui établit sa renommée fut sa *Philosophie occulte* (1531) en trois volumes dont les Edi-

tions Traditionnelles viennent de republier une traduction française.

C'est d'abord un travail d'érudit qui prouve une lecture de tous les instants et une mémoire prodigieuse. Contemporain de Paracelse il lui est certes inférieur en activité et en fécondité littéraire. Il ne possède pas son génie prophétique et son intuition créatrice. Mais il possède en revanche une connaissance complète des auteurs anciens, hébreux, grecs, latins et scolastiques. Son œuvre est une encyclopédie de tout ce qu'ils ont dit du monde intermédiaire, auquel on ne peut sans le retreindre appliquer le nom de magique.

Son travail est d'ailleurs spéculatif et non pratique. Le premier volume traite des éléments, des vertus occultes des choses de la nature en rapport avec les astres. C'est une caractérologie cosmique qui énumère les procédés capables, d'après les textes, d'attirer et de diriger les influences célestes, et ceux qui permettent de reconnaître les signes de la divination par la physionomie, la chiromancie, la géomantie, et les autres mantiques élémentaires, sans oublier les songes prophétiques, ni la vertu des paroles exactes, des incantations et des enchantements. Le second livre est consacré à la science des nombres et à l'astrologie avec ses correspondances humaines.

Le troisième est le plus curieux. Il traite des rites sacrés, de la magie cérémonielle, des noms divins et des intelligences célestes, anges ou esprits. Il se clôt par un exposé sur la puissance des vertus et du sacrifice.

Dans sa conclusion il précise bien l'intention qu'il a eue de réunir dans son ouvrage toute la science des anciens. Il se flatte d'avoir transcrit l'art magique de telle manière « qu'il ne puisse pas demeurer caché aux prudents et intelligents, alors que son accès ne soit pas libre aux méchants et aux incrédules, indignes de participer aux arcanes de ces secrets ».

Ces pages fourmillent d'indications intéressantes, par exemple sur ce centre indestructible de l'être humain que les hébreux appellent *luz* et que Guénon a commenté jadis, sur l'appréhension inconsciente des actes utiles ou nuisibles aux hommes et qui explique leur bonne ou mauvaise fortune. Il anticipe la théorie psycho-somatique du comportement et insiste sur la puissance des sons, du chant et de la voix humaine.

Sa psychologie est celle des scolastiques et il se contente d'en utiliser le langage pour expliquer des notions qui ne nous sont pas familières. Il sait que les entités du monde intermédiaire ne sont que des attributs divins qu'expriment en hébreu les noms des anges. Il soutient justement que les noms traduits dans une autre langue que l'originelle n'ont plus de pouvoir, puisqu'ils n'ont plus de sens. Il a une juste notion de l'illumination qu'il nomme *fureur prophétique*. Il cite saint Thomas et le cardinal

de Cusa, Plotin et Platon, Apulée et Hermès Trismégiste. S'il n'est généralement pas original dans le détail, il le redevient dans la composition d'un ouvrage qui vaut par son esprit synthétique et ses points de vue personnels sur des notions connues.

LUC BENOIST.

AGRICOL PERDIGUIER, *Mémoires d'un compagnon* (in-4° relié toile), Librairie du Compagnonnage, 1964.

Ce livre célèbre, modeste et attachant, écrit en exil, et qui eut tant de mal à paraître en deux volumes en 1854-1855, dans une édition devenue rarissime, a déjà été favorisé de deux réimpressions, l'une en 1914, aux *Cahiers du Centre,* avec une préface de Daniel Halévy et l'autre, en 1943, chez Denoël, avec une préface de Jean Follain.

Il faut croire que son charme et son attrait humain indéniable n'ont pas été épuisés puisqu'il vient de reparaître une édition impeccable, ornée des lithographies de Jules Noël, précédée d'une préface de Jean Bernard, suivie d'un Itinéraire du Tour de France et d'un vocabulaire du Compagnonnage, qui est un petit résumé de son histoire et de ses rites.

La plus grande partie du livre, les trois quarts, sont occupés par le récit du Tour de France de l'auteur, qui dura cinq ans, de 1824 à 1829, et qui fut exemplaire, en ce sens que l'on peut y rencontrer toutes les occasions, aventures, incidents et cas de conscience qui peuvent échoir à un compagnon en voyage, et même encore aujourd'hui avec les transpositions obligées.

Car si les créations sociales du XIXe et XXe siècles, syndicats, bourses de travail, ateliers des chambres de métiers, etc., sont venues doubler et légitimer, tout en les rendant moins indispensables, les créations anciennes du compagnonnage, son Tour de France est un élément original qui n'a pas été remplacé. Il jouit aujourd'hui d'une faveur nouvelle. Car onze villes de France, Paris, Strasbourg, Lyon, Saint-Etienne, Marseille, Toulouse, Bordeaux, Tours, Angers, Nantes et Reims possèdent une Maison des Compagnons, somptueux bâtiment, à la fois hôtellerie et atelier, où les jeunes compagnons de 14 métiers se perfectionnent à toutes les techniques, avec l'avantage de contacts humains très divers, qui multiplient le bénéfice de leur formation professionnelle. M. Jean Bernard, qui depuis vingt ans se dévoue à cette énorme entreprise et qu'il couronnera par un Collège des métiers, sorte d'enseignement supérieur de la technique, doit être remercié de nous avoir donné ce témoignage exemplaire que sont les *Mémoires* de Perdiguier, sur l'esprit de haute morale et de spiritualité qui anime encore les jeunes compagnons d'aujourd'hui.

LUC BENOIST.

The Transformist Illusion, par DOUGLAS DEWAR (Dehoff Publications, Murfreesboro, Tennessee, 1957).

Il y a peu de doute que, dans le monde moderne, on trouve la théorie de l'évolution à la base des cas de perte de la foi religieuse plus souvent que n'importe quelle autre cause. Il est vrai, si surprenant que cela paraisse, que beaucoup de gens s'arrangent encore pour passer leur vie dans une combinaison tiède et précaire de religion et d'évolutionnisme. Mais pour ceux dont la logique est plus exigeante, il n'y a pas d'autre issue que de choisir entre les deux, c'est-à-dire entre la doctrine de la chute de l'homme et la « doctrine » de l'ascension de l'homme, et de rejeter entièrement celle que l'on n'a pas choisie. Des millions de nos contemporains ont choisi l'évolutionnisme, pour la raison que l'évolution est une « vérité scientifiquement prouvée », ainsi que beaucoup d'entre eux l'ont appris à l'école. Et la faille entre eux et la religion est encore élargie par le fait que l'homme religieux, sauf s'il arrive qu'il soit un savant, est incapable de jeter un pont entre eux et lui-même, en avançant l'argument de départ approprié, qui doit se situer sur un plan scientifique.

S'il n'est pas un savant, on criera haro sur lui, et il sera réduit au silence par toutes sortes de jargons scientifiques qu'il ne comprend pas. Parmi nous, combien sont capables de discuter intelligemment Inoceramus, Volutocorbis, Syringothyris, Zaphrentis et Micraster ?

The Transformist Illusion de Douglas Dewar qui, depuis sa publication en Amérique, il y a sept ans, n'a pas attiré en Europe l'attention qu'elle méritait, est une condamnation de l'évolutionnisme, sur des bases purement scientifiques ; et le fait que l'auteur fut un évolutionniste dans sa jeunesse — quoique déjà un sévère critique de Darwin — le rend d'autant plus qualifié pour rencontrer ses adversaires sur leur propre terrain. Inutile de dire qu'il n'est en aucune façon le premier à avoir écrit dans ce sens, et ce n'est pas l'aspect le moins intéressant de son livre que cette richesse en citations de la minorité résolue de savants qui, pendant les cent dernières années, ont maintenu avec persistance que la théorie de Darwin n'a pas de base scientifique et qu'elle va à l'encontre de beaucoup de faits connus. Si, pour la plus grande part, leurs plaidoyers réclamant une attitude rigoureusement scientifique pour envisager toute cette question sont tombés dans des oreilles de sourds, c'est parce que la théorie de l'évolution a le grand « mérite » de cadrer parfaitement avec la croyance dans le progrès humain, qui a été la direction principale de la pensée occidentale pendant plus d'un siècle. Critiquer l'évolutionnisme, si pertinemment que ce fût, était à peu près aussi efficace que d'essayer d'enrayer un raz de marée. Mais il y a maintenant des signes que la marée a atteint son point de reflux, tandis que d'un autre côté le livre de Dewar est d'une telle force et d'une

telle clarté qu'il pourrait bien obtenir quelque succès (1) là où d'autres ont échoué.

Il traite le sujet sous bien des aspects : physique, géologique, paléontologique, géographique et biologique, sa méthode étant de nous présenter toujours les faits, et de tirer une sévère ligne de démarcation que les évolutionnistes ont tout fait pour rendre aussi floue que possible.

Particulièrement significatif à cet égard, est un chapitre sur « les prétendus chaînons fossiles entre l'homme et ses ancêtres non humains » qui conclut : « les faits ci-dessus (parmi lesquels le fait qu'il existe des fossiles d'hommes de type moderne qui sont beaucoup plus anciens que ceux de l'Homme de Néanderthal, de l'Homme de Pékin et autres prétendus « chaînons manquants »), font qu'il est à peu près certain que l'homme n'a pas évolué à partir de quelque animal inférieur. Comme les fossiles n'apportent aucun secours à la théorie de l'évolution, il n'est pas surprenant que les évolutionnistes, quoique d'accord sur l'idée que l'homme a ainsi évolué, ne sont en aucune façon d'accord sur le genre de créature dont l'homme descend ; en fait, il n'est vraiment pas exagéré de dire qu'en cette matière, *quot homines tot sententiae*. En conséquence, il n'est pas aisé de classer les nombreux points de vue différents sur l'origine de l'homme. La classification suivante et aussi exacte que je peux l'établir. »

Il donne alors un tableau divisant les évolutionnistes en dix classes principales, avec beaucoup de subdivisions, d'après leurs opinions quant à l'animal qui se trouvait être le dernier maillon dans la chaîne de l'ascendance supposée non humaine de l'homme ; opinions qui sont toutes de pures conjectures et mutuellement contradictoires.

Tout aussi instructif, dans son ordre, est le chapitre suivant : « le Transformisme devant le fait géologique » ; les réalités géologiques sont hostiles à la théorie de l'évolution, et d'autre part elles ne s'opposent en rien à la doctrine religieuse de la création soudaine, car comme Dewar l'a fait ressortir dans un chapitre qui précède, « la soudaineté avec laquelle de nouvelles classes et ordres d'animaux font leur première apparition dans les roches que nous connaissons est l'un des faits les plus frappant du dossier géologique ». Ne pouvant décemment rester entièrement aveugle à ce fait, certains des évolutionnistes les

(1) La même chose peut être dite d'une réfutation encore plus récente de l'évolutionnisme par le Professeur Louis Bounoure, biologiste français — réfutation qui parut en deux parties, sous le titre *Evolutionnisme et Progrès Humain* dans la revue mensuelle *Le Monde et la Vie* (octobre 1963 et mars 1964). Comme Dewar, Bounoure fut aussi un évolutionniste dans sa jeunesse. L'un de ses derniers livres, *Déterminisme et Finalité* développe des thèses en partie parallèles à celles de *The Transformist Illusion*.

plus objectifs ont cherché à sauver l'évolutionnisme et en même temps à éviter le recours à un Divin Créateur, en attribuant à la nature elle-même des pouvoirs de création soudaine, baptisés « évolution explosive » (Schindewolf) ou « aromorphosis » (Severtzoff et Zenner). De telles théories ont l'avantage supplémentaire de relever l'évolutionniste de l'obligation de trouver les chaînons manquants.

« Schindewolf... soutient qu'il est inutile de chercher des chaînons manquants dans beaucoup de cas, car les chaînons supposés n'ont jamais existé. Le premier oiseau sortit d'un œuf de reptile. »

Non moins miraculeux, cependant, sont les changements progressifs tels que les évolutionnistes « non-explosifs » imaginent qu'ils ont eu lieu, et à ce propos Dewar confirme totalement un soupçon que certains d'entre nous peuvent avoir déjà ressenti, le soupçon que sous couvert de termes techniques les savants parfois disent ou écrivent impunément des absurdités. Un exemple particulier, donné dans le chapitre sur « certaines transformations supposées par la Doctrine de l'Evolution » en est offert par un exposé du Dr R. Broom — qui fait autorité sur les fossiles des reptiles « mammifériens » d'Afrique du Sud — sur la façon dont il suppose que les mammifères ont évolué à partir des Ictidosauriens.

Dans le langage personnel du Dr Broom, l'exposé semble réellement assez impressionnant, quoiqu'il soit plus ou moins inintelligible pour le profane. Traduit par Dewar en langage courant, cela donne : « Certain reptile se débarrassa de la charnière originelle de sa mâchoire inférieure et la remplaça par une nouvelle, attachée à une autre partie du crâne. Ensuite cinq des os de chaque côté de la mâchoire inférieure se détachèrent de l'os principal. L'os de la mâchoire auquel la charnière avait été originellement attachée, après avoir été libéré, se fraya un chemin jusque dans la partie médiane de l'oreille, entraînant avec lui trois des os de la mâchoire inférieure, lesquels, avec les « osselets » et l'os médian de l'oreille des reptiles, se reconstituèrent en un apparatus entièrement nouveau. Pendant que tout ceci se passait, l'organe de Corti, particulier aux mammifères et qui est leur organe essentiel d'audition, se développa dans l'oreille médiane. Le Dr Broom ne suggère pas comment cet organe prit naissance, pas plus qu'il ne décrit son développement graduel, pas plus qu'il ne dit comment les postulants mammifères s'arrangèrent pour manger pendant que la charnière de la mâchoire était réajustée, ou pour entendre pendant que l'oreille médiane et interne était reconstruite ! »

L'hypothèse du Dr Broom n'est pas du tout une simple bizarrerie exceptionnelle mais un exemple typique du genre de transformation que l'évolutionniste suppose avoir été répétée encore et encore, tout au long de l'évolution de tout animal qui existe depuis le premier ancêtre « unicellulaire ». Ce qui est exceptionnel en fait c'est que

Broom, à la différence de bien d'autres, a au moins essayé d'expliquer comment la transformation supposée pourrait avoir lieu.

Dewar commente, non sans juste raison : « l'une des raisons pour laquelle la théorie de l'évolution fut acceptée avec tant d'empressement fut la croyance qu'elle n'impliquait pas le miracle, à la différence de la théorie de la Création. L'un des buts du présent livre est de démontrer que la théorie de l'évolution, loin de nous dispenser des miracles, en implique plus que la théorie de la Création ».

Cependant, la plupart des gens sont totalement ignorants de ce fait et de bien d'autres aussi significatifs que *The Transformist Illusion* démasque. L'un des résultats de cette ignorance est le flot de livres écrits par des gens sans aucune formation scientifique sur l'histoire de l'humanité, livre pour adultes et livres pour enfants qui tiennent l'évolution pour un fait établi et une vérité qu'aucun homme raisonnable ne mettrait en cause — un flot de livres qui coule année après année, faisant un mal qu'on ne peut décrire. Et les moins nocifs de ces livres ne sont certes pas — hélas ! — ceux qui sont écrits par des croyants au bord de l'incrédulité — quelquefois des dignitaires ecclésiastiques — qui tentent de stabiliser leur foi branlante et celle des autres par une ré-interprétation de la religion en conformité avec « les lumières de la connaissance scientifique moderne » !

Martin LINGS.

Hara, centre vital de l'homme, par KARLFRIED VON DURCKHEIM, trad. Alexandre Labzine (Paris, La Colombe, 1964).

Cet ouvrage doit être accueilli, pensons-nous, tout à la fois avec attention et circonspection. Avec attention, parce que le sujet dont il traite est d'un intérêt certain ; avec circonspection, parce qu'il est en fait bien difficile à apprécier hors de l'expérimentation directe, et parce que celle-ci paraît se développer en l'absence de tout contexte traditionnel précis. Bien sûr, il n'est pas trop malaisé d'identifier les sources. Mais une telle systématisation dépourvue de support doctrinal pourrait bien être en partie jeu d'intellectuel occidental, et ne manquerait pas alors de faire songer à l'usage trop bien connu du *Hatha-yoga.* Certes, l'auteur s'en défend et se réfère aux divergences physiologiques, psychiques et spirituelles entre les races : la meilleure leçon à en tirer, à notre sens, c'est que l'inadaptation foncière des modes de réalisation doit entraîner, non pas leur transposition en langage psychologique — donc l'option pour la caricature —, mais leur abandon au profit d'équivalents plus adéquats : par exemple, les méthodes hésychastes laissent apparaître d'étonnantes parentés avec ce dont il paraît s'agir ici.

Car de quoi s'agit-il en fait ? D'une sorte de « tantris-

me » visant à la concentration des énergies vitales dans un « plexus » abdominal (*hara*). On constate aussitôt que la localisation du *hara* correspond exactement à celle du « champ de cinabre inférieur » (*hia tan tien*) des Taoïstes, et approximativement à celle du *svâdhisthâna chakra.* Mais ce dernier n'est qu'un centre secondaire, auquel il faudrait peut-être transférer ici les fonctions du *chakra manipûra,* et partie de celles du *mûlâdhâra ;* quant au premier, il n'est utilisé qu'en liaison avec les deux autres « champs de cinabre ». Il est une autre parenté, trop précise dans la terminologie même pour être fortuite : c'est celle du petit traité chinois de la « Fleur d'Or », où les méthodes taoïstes s'allient à celle du Zen et de la secte Tendai. Encore peut-on se demander parfois s'il ne s'agit pas d'allusions textuelles autant et plus que d'expériences identiques : c'est le cas lorsqu'est citée la « circulation de la lumière » — dont il n'est jamais plus question ensuite — ; probablement aussi lorsqu'apparaissent les notions d'embryologie symbolique (la « conception », la « conduite jusqu'au terme » et la « mise au jour » sont quasi-littérales), voire de « mouvement rétrograde ». Plus générales et mieux connues sont les conditions de la méditation, l'usage de la respiration, la notion de « retour au centre » ou à l'« unité primordiale » (« *découverte,* lit-on ici, *du Centre qui symbolise l'unité originelle* », du « *lieu où se manifeste l'unité originelle de la vie* » ; « *découvrir,* préconise le « Traité de la Fleur d'Or », *le lieu où, originellement, naissent le* ming *et le* sing » — non séparés —, ce que le Veda nomme le « *moyeu de la roue immobile* »). Ce « retour », on le sait, est également fondamental dans le Taoïsme, et Denys l'Aréopagite le recommande expressément. Reste à déterminer l'essentiel : à savoir si l'aboutissement est bien le même, si la « *Garde du Centre* » familière aux vieux traités n'influe pas seulement ici sur le comportement, auquel il est donné une importance excessive, si elle n'introduit pas plutôt au *bushidô* qu'à la réalisation spirituelle. On nous dit, bien sûr, que le comportement est seulement un signe ; on insiste sur un usage de l'« illusion » qui paraît bien emprunté au Tendai ; la notion du « lâcher-prise », l'annihilation de l'*ego* et la découverte, au « centre originel », du « Moi réel » (qui est la « nature propre », le *sing* de Bodhidharma) rejoignent la terminologie du Zen : rejoignent-elles aussi la réalité de l'expérience ? C'est ce que ni l'insuffisance générale du langage, ni, dans le cas présent, sa confusion, ne permettent d'affirmer.

Pierre Grison.

LIVRES REÇUS

JOSEPH EPES BROWN, *The Spiritual Lagacy of the American Indian*, Pendle Hill, Pamphlet 135.

REVUES REÇUES

Nova et Vetera, XXXIXe année, N° 3, juillet-septembre 1964.

Le Symbolisme, N° 367, octobre-décembre 1964

Tomorrow, Autumn 1963 (vol. 11, n° 4); Winter 1964 (vol. 2, n° 1); Spring 1964 (vol. 12, n° 2); Summer 1964 (vol. 12, n° 3) et Autumn 1964 (vol. 12, n° 4).

France - Asie, vol. XIX, N° 180, juillet - août - septembre 1963 et N° 181, octobre-novembre-décembre 1963.

Kairos, Zeitschrift für Religionswissenschaft und Theologie VI, Jahrgang 1964, *Heft 1* und *Heft 2*.

Religion-Theologie, Gesamtverzeichnis - Stand Herbst 1964, Otto Müller Verlag. Salzburg.

L'Initiation, 38e année, N°s 1, janvier-février-mars 1964,
» 2, avril-mai-juin »
» 3, juillet-août-sept. »

ERRATA

N° 380, novembre-décembre 1963

Page 260, l. 4 du bas (texte) lire : *Khâççatu-l-Khâççah*
et non : Khâççatu-l-Kkâççah

262, l. 3 de la note, mettre une virgule après le mot « répétitions ».
l. 4 de la note, lire : *considérées*
au lieu de : considérés

264, l. 11 de la note 2, mettre point-virgule après le mot « pure ».

264, l. 11 de la note 2, lire : composé
au lieu de : composée

266, l. 3 du texte, fermer les signes de citation après « *Maw'ûd* ».

N° 381, janvier-février 1964

Page 3, l. 11, lire : *tout*
au lieu de : sont
l. 13, lire : *négation*
au lieu de : négociation

4, l. 10, lire : *jetteraient*
au lieu de : rejetteraient

12, l. 3, lire : *telle*
au lieu de : tel
l. 9, ajouter une virgule après « adéquate »

40, l. 3 du bas, lire : *comme on* l'a indiqué
au lieu de : ainsi qu'on l'a indiqué

N° 382, mars-avril 1964

Page 59, l. 1 du Commentaire lire : *Kâf-Hâ-Yâ-Ayn-Çâd*
au lieu de : Kâf-Hâ-Yâ-Çâd

N° 383, mai-juin 1964

Page 102, note 1, lire : *samsâra*
au lieu de : samsâna

N°s 384-385, juillet-août et sept.-oct. 1964

Page 145, ligne 1, lire : « iconoclasme »
au lieu de : inconoclasme
en note, ligne 6, lire : « *udgita* »
au lieu de : *cradgita*

Page 152, ligne 10, lire : « on »
au lieu de : ou

N° 386, novembre-décembre 1964

Page 253, ligne 30, lire : *(al-Qawm)*
au lieu de : *(al-Clawm)*